

# L'œil de la structure\*

*Théorie, médiation, trace*

*Didier Vandène\*\**

La promotion remarquable dont jouit depuis quelques temps le vocable *modèle*, dans les sciences elles-mêmes aussi bien que dans divers courants épistémologiques (n'entend-on pas dire ici ou là que la science, finalement, n'élaborerait jamais que des modèles ?), tend à estomper l'étayage conjectural des discours et des théories au sein desquels ces modèles sont élaborés et relativement auxquels ils ont un sens. Autant le vocable *théorie* inspire une sorte de crainte, exige un engagement, convoque le risque d'un pari et s'aventure dans les friches de l'inconnu, autant le vocable *modèle* évoque une adéquation rassurante et laisse espérer une maîtrise confirmée. Si quelqu'un dit : « Je vais exposer une théorie de... », on attend qu'il commence par énoncer les hypothèses et les conjectures qui sous-tendent la construction, parce qu'une théorie prend appui sur sa propre fragilité et survit dans l'écart à ce qu'elle vise. Certes, en principe, on devrait prendre les mêmes précautions, qu'on présente une théorie ou un modèle ; mais, autant une théorie s'enrichit et s'affermi à mesure qu'elle permet d'atteindre ou de rendre intelligible ce qui était initialement insoupçonnable, y compris de son auteur, autant on attend seulement d'un modèle qu'il soit localement et provisoirement efficient, ajusté aux conditions restreintes de sa validité, étant par avance convenu qu'on l'oubliera pour le remplacer par un autre dès lors qu'on le jugera insuffisant : à cet égard, un modèle n'est en somme bien souvent que le brouillon, l'esquisse ou le fragment d'une théorie qu'on ne prend la peine ni d'élaborer ni de formuler.

Aussi peut-on en venir à oublier les zones d'ombre et les labyrinthes de difficultés qui soutiennent les discours et les théories qui passent pour les mieux établis. On ne s'en soucie d'ordinaire que lorsqu'on s'y trouve contraint – autant dire le plus rarement possible –, et ce sont alors des moments de « crise » ; mais, dès que la turbulence s'apaise, on écarte peu à peu ces questions de fond, qui passent alors pour inutilement dérangeantes, et on les laisse sommeiller – quoiqu'elles ne dorment jamais que d'un œil. C'est sans doute dans ces périodes de calme apparent que des vocables comme celui de modèle gagnent en importance, car l'effacement presque complet de ces questions semble laisser place à une sorte de face à face direct entre ce qui est en vue et ce qui en est supposé su ou saisi, ce qui laisse imaginer, au moins dans une certaine mesure, une sorte d'immédiateté (au sens fort d'une absence de médiation) qu'aucune opacité ne parviendrait à troubler. Mais une telle immédiateté n'a jamais lieu ; c'est seulement une sorte d'effet apparent provoqué par l'effacement des questions de fond.

Je propose dans ce qui suit d'étudier quelques aspects de l'étayage conjectural qui régit les élaborations théoriques les plus diverses à l'endroit de la constitution et du statut de leur « objet ».

## Le glissement objet/objet

*Théorie de*, *modèle de*, *structure de*, *formalisation de*, *savoir sur*, *discours sur*, toutes ces expressions – et bien d'autres encore – introduisent un complément d'objet (au sens grammatical) permettant de nommer [ce qu'il est habituellement convenu d'entendre comme] un objet. Dans le même temps, ces expressions renvoient à des dispositifs discursifs, formels ou expérimentaux qui impliquent un *écart* entre ce qui est visé (ou est supposé tel) et ce que ces dispositifs ont

\* Texte publié dans *La lettre et le lieu (Freud et Lacan)*, éditions Kimé, Paris, 2006.

\*\* Maître de conférence à l'Université Pierre et Marie Curie (Paris 6).

effectivement atteint (ou sont supposés avoir atteint). Comment entendre cet écart dans son articulation à ce qui est nommé en place de complément d'objet ?

Cette question pourrait presque passer pour évidente. Ne faut-il pas en effet nommer ce dont on parle ? Ne faut-il pas avoir quelque intuition, idée ou image de ce qu'on vise pour pouvoir s'en saisir et l'étudier ? Qui pourrait contester, par exemple, qu'un discours soit distinct de son objet ? L'écart n'est-il pas évident quand on le réfère à une différence de « nature », au prétexte, par exemple, que ce qu'on vise n'est pas de même « nature » que ce qui en est dit, pensé ou su, voire n'est pas de même « nature » que ce qui permet de le saisir (énoncés discursifs, formalité logico-mathématique, etc.) ? L'écart serait-il moins évident quand on le réfère à une différence de « degré », au prétexte, par exemple, finitude humaine oblige, que ce qui est atteint n'est qu'une « approximation » ou une « représentation partielle ou imparfaite » de ce qui est visé ?

Peut-être cette question n'a-t-elle pas grand intérêt au quotidien : dans une communauté de recherche ou d'étude, chacun est supposé comprendre à demi mots ce qui est en cause. Je ne m'intéresse donc ici à cette question que d'un point théorique et fondamental : convient-il de s'en tenir à cette compréhension à demi mots, ou peut-on en dire un peu plus qui soit de nature à apporter quelque éclairage sur le fonctionnement des élaborations théoriques, sur leurs contraintes méthodologiques et, le cas échéant, sur leurs limitations ?

Quand on concentre son attention sur les différents usages de ces expressions, on peut entendre distinctement que le complément d'objet renvoie tantôt à ce qui est visé et tantôt à ce qui est atteint, voire même, dans certains cas, aux deux à la fois. Ainsi par exemple, dans une expression comme « théorie des ensembles », *ensembles* renvoie tantôt à ce qui est visé (ce dont on se propose de faire ou d'exposer une théorie), et tantôt à ce qui est atteint (les ensembles tels que la « théorie des ensembles » proposée permet de les concevoir), la collision des deux dans un même nom n'allant pas sans suggérer l'éventualité qu'ils soient une même chose, comme si l'écart qui les sépare pouvait en venir à être aboli.

Cette remarque n'est pas une nouveauté, et personne, dans sa pratique, ne saurait confondre ces usages. Je propose cependant de ne pas en rester là et d'identifier cette figure comme un *glissement* qui, loin d'être un cas isolé, appartient à une série intéressante de diverses problématiques fondamentales<sup>1</sup>. En l'occurrence, il convient à mon sens de comprendre cette potentialité de glissement comme la manifestation d'une difficulté concernant ce que nous concevons – ou ne parvenons pas à concevoir – à l'endroit de la constitution de l'objet dans ces dispositifs et, partant, de proposer une analyse de cette difficulté.

### Donation, forclusion, inaccessibilité

Une élaboration théorique ne se réduit pas à un exposé orné de mots abstraits ou à un texte décoré de schémas, de formules et de nombres. Il convient plutôt d'évoquer le procès du doute hyperbolique cartésien, lequel n'a pas tant pour effet d'établir la fausseté de ce que nous croyons ou savons, que celui d'en récuser la recevabilité *a priori*. De même, dans une élaboration théorique, tout doit être critiqué et surtout reconstruit sur la base des conjectures, principes, règles ou axiomes qui la régissent ; à cet égard, nos intuitions, convictions, évidences, etc., n'ont pas leur place en tant que telles dans une élaboration théorique et n'y ont – au moins en droit – aucune valeur. Une telle exigence est suffisamment astreignante et lourde à assumer pour qu'en chaque circonstance on examine s'il est ou non indispensable de mettre en œuvre de tels dispositifs.

1. Voir *infra* le triple glissement intéressant la question de la trace. Concernant le glissement fondement/fondement qui intéresse indirectement le présent exposé, voir par exemple « En réponse à une question de Michel Fennetaux », in *Césure au Collège international de philosophie*, hors série, de la revue *Césure*, Paris, 1993.

En forçant un peu le trait, on pourrait dire que c'est seulement faute d'autre chose, ou faute de mieux, qu'on entreprend une élaboration théorique. Faute d'autre chose, car tout, dans notre vie, n'est pas orienté vers la production d'un savoir, et nous pouvons préférer écouter un morceau de musique plutôt que d'en étudier la charpente harmonique, jouir d'un paysage de haute montagne plutôt que de feuilleter un manuel de tectonique des plaques, ou vivre des sentiments plutôt que de les analyser. Faute de mieux, car nos sens, notre éducation, notre culture et notre bon sens nous fournissent divers modes d'appréhension, évidences, schémas de raisonnement, règles, maximes, proverbes, et autres expédients ou heuristiques qui nous permettent de produire un savoir que nous jugeons suffisant pour un grand nombre de circonstances de notre vie.

**Argument de la donation.** Si je juge que ce que je vise est préalablement donné (avec toutes les déterminations souhaitables) ou déjà atteint (quant à ce que je souhaite en atteindre), alors il est inutile de procéder à une élaboration théorique le concernant ; mais, dans le cas contraire (je juge que ce que je vise n'est, préalablement, ni donné ni atteint), je suis contraint d'admettre que je ne dispose (ni ne disposerai jamais) d'un référent ultime<sup>2</sup> avec lequel comparer ce que j'élabore par des voies théoriques (pour valider ce qui en résulte ou mesurer la distance qui m'en sépare, par exemple).

L'argument de la donation est d'abord une affaire de bon sens : il est inutile (voire nuisible) d'entreprendre une élaboration théorique – astreignante, délicate à manier, lourde à mettre en œuvre, etc. – quand on juge qu'on peut obtenir autant, sinon mieux ou plus approprié, au prix d'un moindre effort.

L'argument suggère toutefois un peu plus, et c'est ce qui affleure comme une sorte de hiatus (*mais*, dans le cas contraire...) entre les deux versants de l'alternative. Le cas contraire – s'il n'y avait pas ce hiatus – aurait pu être formulé : « dans le cas contraire, j'entreprends une élaboration théorique pour atteindre [demain] ce que je vise [dès aujourd'hui] ». Le hiatus provient du fait que si je juge que je ne suis pas satisfait de ce qui m'est donné ou de ce que je sais déjà – et j'ai certainement de bonnes raisons de juger ainsi –, alors je ne peux pas déterminer ce que je vise, du moins avec suffisamment de netteté ou de précision pour que cette visée puisse soutenir la comparaison avec ce que j'escompte obtenir d'une élaboration théorique. On peut en effet tenir le raisonnement suivant : supposons que je prétende disposer d'un référent ultime *exogène* (c'est-à-dire obtenu hors de l'élaboration théorique), alors il suffit de faire jouer le premier versant de l'argument de la donation : l'élaboration théorique est [devenue] inutile si je dispose, hors de cette élaboration, de ce qui, au minimum, correspond à ce que l'élaboration pourrait produire de mieux ; supposons maintenant que ce prétendu référent ultime soit *endogène* (c'est-à-dire obtenu par l'élaboration théorique elle-même), alors je commets, au mieux, une sorte de tautologie (en ce sens que je ne dis rien d'autre que le fait que l'élaboration théorique atteint exactement ce qu'elle atteint), et, au pire, une sorte de pétition de principe (ce n'est qu'une fois atteint ce que j'atteins que je prétends que c'était justement ce que je visais en tant que référent ultime).

Mais l'argument de la donation ne s'applique pas seulement au moment inaugural d'une élaboration théorique, car on peut le faire valoir à tout instant, de sorte que si je ne dispose pas initialement d'un référent ultime, je n'en disposerai jamais. On peut donc préciser l'argument de la donation pour souligner qu'il est à entendre dans la perspective d'un devenir :

2. L'expression *référent ultime* signifie simplement qu'un tel référent fait office de référence (au sens d'un repère stable et bien déterminé), et que cette référence est dernière (en ce que sens que si je l'atteins, la recherche cessera parce qu'on ne saurait rien trouver de mieux).

**Clause de forclusion.** Il n'y a lieu à élaboration théorique que pour autant que – et aussi longtemps que – il est admis qu'il y a pas de référent ultime qu'on puisse lui associer.

Cette clause, qui intéresse la provenance exogène des référents ultimes, souligne et rappelle que le statut d'une élaboration (au sens d'avoir le statut d'une élaboration *théorique*) ne cesse d'être remis en jeu et qu'à chaque instant se rejoue la décision qui lui donne lieu. Chaque instant vaut comme échéance du délai de forclusion, de sorte qu'à chaque instant, une élaboration théorique ne perdure telle que pour autant qu'il est admis que nul n'a *encore* rapporté quoi que ce soit qui puisse être reçu au titre d'un référent ultime.

On peut également préciser l'argument de la donation dans la perspective des référents ultimes endogènes pour souligner qu'une élaboration théorique ne saurait atteindre en elle-même un référent ultime :

**Principe d'inaccessibilité.** Une élaboration théorique ne perdure telle que dans la mesure où le référent ultime [qu'il n'y a pas] ne cesse de s'y « manifester » comme ultimement inaccessible.

Dans cet énoncé<sup>3</sup>, *ultimement inaccessible* est à entendre comme une manière de dire que rien de ce qui est accessible dans et par une élaboration théorique ne peut tenir lieu de référent ultime [endogène] de cette élaboration (comme je l'ai fait valoir précédemment : au mieux, tautologie, au pire, pétition de principe). Bref, ce qui vient d'être exposé signifie qu'il suffit que j'entreprenne une élaboration théorique pour que je sois contraint d'admettre que jamais je n'atteindrai... quoi ? C'est justement ce que je ne saurais dire, et c'est la question de *l'avoir rapport à*.

### L'*hypokeimenon* comme champ

Dans ce qui précède, j'ai veillé – au prix d'une certaine lourdeur – à souligner de manière insistante que cette question du référent ultime *qu'il n'y a pas* est exclusivement affaire de jugement (je juge que, j'admets que, etc.) : cette question n'est pas celle de l'existence ou de la non existence d'un objet, d'une chose ou de quoi que ce soit d'autre, de sorte que le syntagme *qu'il n'y a pas* ne peut pas être entendu comme une négation d'être ou d'existence (*qui n'est pas, qui n'existe pas, etc.*). Il ne s'agit pas non plus de se donner un objet puis, dans un second temps, d'affirmer qu'il n'existe pas, qu'il cesse d'être, qu'il est inaccessible, qu'il est voilé, ou qu'il est perdu, etc. : en ce sens, *il n'y a pas* n'est pas décomposable en une sorte de donation suivie d'une sorte de suppression. Qu'est-ce qui empêche ce référent ultime *qu'il n'y a pas* de sombrer dans la nihilité d'un absolument rien ?

Comme le soulignent la clause de forclusion et le principe d'inaccessibilité, l'enjeu de cette question du référent ultime est – et n'est rien d'autre que – un enjeu de *statut* à l'endroit de l'élaboration théorique (l'enjeu n'est certainement pas de parvenir à décider si tel objet coïncide ou ne coïncide pas avec un hypothétique référent ultime). Cet enjeu de statut concerne moins l'attribution d'un adjectif qualificatif (telle élaboration est-elle ou non théorique ?) que la question d'un *avoir lieu* : y a-t-il lieu à élaboration théorique ? Ce qui a été précédemment exposé fait entendre que cet *avoir lieu* est directement dépendant de *il n'y a pas* du référent ultime : c'est pour autant que j'admets un référent ultime *qu'il n'y a pas* que s'ouvre pour moi *qu'il y ait lieu* à élaboration théorique ; réciproquement, que j'admette avoir trouvé (exogène) ou atteint (endogène) un référent ultime, et il n'y a plus lieu, pour moi, à élaboration théorique.

3. Je ne disconviens pas que l'énoncé du principe d'inaccessibilité puisse faire problème : comment entendre en effet qu'un référent ultime *qu'il n'y a pas* puisse *se manifester* ?

*L'il n'y a pas* ne provient ni d'un constat, ni d'une démonstration, ni d'une expérimentation, car c'est d'abord une décision qui, à ce titre, enveloppe une dimension d'acte. Quand je juge que le référent ultime ne m'est pas donné, je ne me borne pas à accomplir une formalité ponctuelle, inaugurale et définitive que je peux maintenant oublier dans un tiroir de mon bureau : ce jugement a une valeur performative qui infléchit à chaque instant les nervures et les articulations de la géométrie de mes interprétations. Dire qu'*il y a lieu* à élaboration théorique c'est déjà prendre acte du déploiement potentiel d'un tel champ d'interprétation. Or, ce jugement demeure révoquant à chaque instant, et, en sens, chaque instant vaut comme instant inaugural, de sorte que, sur son versant exogène, *l'il n'y a pas* condense et recueille ce qui ne cesse pas de ne pas advenir (car le jugement d'un référent ultime *qu'il n'y a pas* est conjecture et pari), tandis que sur son versant endogène, *l'il n'y a pas* doit s'exercer à l'endroit de tout ce que l'élaboration théorique autorise (cela, que j'atteins, ne saurait, non plus, valoir comme référent ultime).

La négation mise en jeu dans *l'il n'y a pas* n'est pas une négation prédicative, car elle est appelée à se déployer comme *effectivité*. Sur son versant exogène, elle a *effet de bord*, dans la mesure où le défilé de tout ce qui s'est porté candidat au titre de référent ultime et qui n'a pas été reçu tel, n'est pas sans apporter diverses indications – même si c'est « en creux » et négativement – quant à ce qui circonscrit *l'avoir lieu* de l'élaboration théorique. Sur son versant endogène, elle a *effet de champ*, dans la mesure où elle condense, en compréhension, la potentialité de déploiement extensif de l'élaboration théorique de telle manière qu'elle puisse s'effectuer (s'appliquer) à l'endroit de chaque élément atteint (cela non plus ne saurait valoir comme référent ultime).

L'étude du glissement objet/objet (entre l'objet comme visée et l'objet comme atteint dans et par une élaboration théorique) conduit donc à reconsidérer la distribution des rôles quant à ce qu'il est habituellement convenu d'entendre comme « objet ».

L'objet en tant que visée n'est pas ultimement fiable (sinon, il ferait office de référent ultime) : il appartient au versant exogène et, à ce titre, emprunte nombre de traits et de déterminations à des sources diverses non théoriques<sup>4</sup> (perceptions, métaphores, intuitions, croyances, etc.) et peut se modifier dans le temps à mesure que l'élaboration théorique elle-même progresse (rejet de déterminations jugées caduques, adjonction de nouvelles déterminations) non sans se voir éventuellement peu à peu attribuer des déterminations produites par l'élaboration théorique elle-même. C'est cela que je condense dans *l'objet apparent visé*, objet composite quant à ses sources de détermination, au demeurant indispensable pour que je puisse me faire une idée de ce que j'imagine que je vise.

Les objets en tant qu'atteints dans le cours d'une élaboration théorique appartiennent au versant endogène et sont, à ce titre, assujettis aux règles et aux principes qui régissent cette élaboration. Toutefois, sauf à supposer que je puisse avoir directement accès à des objets théoriques « à l'état pur », l'idée que je m'en fais incorpore, dans leur apparence, divers traits et déterminations empruntés, eux aussi, à des sources exogènes. C'est cela que je condense dans l'idée d'*objet apparent atteint*, objets eux aussi composites quoique à un moindre degré que l'objet visé. Il convient ainsi de comprendre qu'il s'établit une sorte de porosité entre les uns et les autres (entre les versants exogène et endogène) qui se traduit par la barre en pointillé qui les articule :

élaboration théorique de .....	objet apparent visé	
	.....	
	objets apparents atteints	<i>avoir rapport à... ?</i>
<hr style="width: 80%; margin: 0 auto;"/>		
<i>hypokeimenon</i> – le référent ultime qu'il n'y a pas		

4. Ou qui proviennent d'autres élaborations théoriques à l'égard desquelles il ne joue pas le rôle de visée.

En dessous de la barre principale figure l'*avoir lieu* de l'élaboration théorique compris comme un *champ* (champ d'interprétation aussi bien que champ où les objets théoriques eux-mêmes ont lieu) produit par l'effet de champ du versant endogène de l'*il n'y a pas*. C'est cet *avoir lieu* comme champ qu'il me paraît pertinent de rapprocher de l'*hypokeimenon* grec. La barre principale, quant à elle, situe la question fondamentale de l'*avoir rapport à* comme rapport d'une élaboration théorique à son propre champ, donc indirectement au référent ultime *qu'il n'y a pas* (et non pas comme articulation entre les objets apparents atteints et l'objet apparent visé).

### La conservation de l'inaccessibilité

D'un strict point de vue logique, ce qui est en jeu dans l'argument de la donation est la contradiction qu'il y aurait à entreprendre une élaboration théorique, au prétexte que tous les autres procédés ou donations sont jugés insatisfaisants, puis, une fois l'élaboration enclenchée, à extraire un prétendu référent ultime de ces mêmes procédés ou donations pour valider ou mesurer le degré de perfection de ce qui a été élaboré théoriquement. Pour éviter la contradiction, il me faut ou bien *décider d'abandonner* (je m'abstiens d'entreprendre une élaboration théorique et je m'en tiens à ce dont je dispose, même si je le juge non satisfaisant), ou bien être conséquent avec moi-même et *décider de renoncer* à tout ce que je juge non satisfaisant si je veux avoir quelque chance de ne pas reproduire cet échec. Ce renoncement peut avoir des motivations très diverses, mais il procède toujours<sup>5</sup> d'une exploration d'impasses : aucune des approches, évidences, hypothèses, etc., que j'ai explorées jusqu'à présent ne me donne satisfaction. La décision de renoncement – qui est autant un pari qu'une conjecture – consiste à relever ce moment de « négativité négative » (ou de négativité stérile) pour le prolonger en une « négativité positive » (ou une négativité féconde) : je décide désormais d'agir et de penser en cohérence avec la supposition que le référent ultime est ultimement inaccessible<sup>6</sup>. Le rapprochement déjà évoqué entre le moment inaugural d'une élaboration théorique et le procès du doute hyperbolique est maintenant plus net : c'est en tant qu'elle est radicale que la décision confère au renoncement une valeur hyperbolique, de sorte que cette décision est en quelque manière analogue à la certitude qui arrête le procès du doute.

La valeur hyperbolique du renoncement signifie : *rien n'est donné*. Tout d'abord, ce qui provient d'une source exogène est frappé d'irrecevabilité a priori. Cela ne signifie pas que tout soit faux ou qu'il faille faire table rase de tout ce qui a été acquis hors élaboration théorique, mais seulement que tout doit être reconstruit à l'aide des seuls conjectures, principes et règles qui régissent l'élaboration théorique. Ensuite, sachant que le référent ultime *qu'il n'y a pas* ne saurait être donné, l'inaccessibilité elle-même n'est pas donnée. Cela signifie que l'inaccessibilité doit être elle-même élaborée d'un point de vue théorique (pourquoi et à quelles conditions une telle inaccessibilité a lieu) et, surtout, contrôlée à chaque instant (clause de forclusion). Enfin, si l'inaccessibilité n'est pas donnée, l'*avoir rapport à* ne saurait non plus être donné. On y reconnaîtra volontiers une structure d'entre-deux : l'*avoir rapport à* sépare en même temps<sup>7</sup> qu'il relie, car il n'y a *rapport à* que s'il y a séparation – mais pas trop, faute de quoi il y aurait rupture (abolition du lien) –, et en même temps proximité – mais pas trop, faute de quoi il y aurait fusion (abolition de la séparation) –.

5. Ce *toujours* est à lire avec la nuance d'un « tout se passe comme si ». Dans certains cas, qui relèvent généralement de problématiques fondamentales, l'exploration des impasses est explicite ; dans d'autres elle est plus ou moins partiellement reconstituée après-coup ; dans d'autres encore, qui sont probablement les plus fréquents, elle est complètement éliée parce que l'élaboration théorique s'inscrit dans une tradition déjà bien établie qui évite à ses praticiens de repasser sans cesse par les gestes fondateurs.

6. Cette inaccessibilité ultime ne signifie pas que je ne pourrais rien en dire du tout (ce qui serait plutôt une inaccessibilité complète), mais que je n'en disposerai jamais pour le mettre en comparaison avec ce que j'atteins (il sera toujours plus ou autre que ce que j'en dis).

7. L'*en même temps* s'entend ici sans allusion temporelle (c'est l'*ama* grec). On pourrait proposer : *indissociablement*.

L'approche proposée ici paraîtra peut-être déroutante. S'en remettre au principe de la conservation d'une inaccessibilité ultime ne semble-t-il pas le plus inapproprié ? Comment imaginer qu'on puisse jamais produire quelque chose sur la base d'un tel appui (à supposer déjà qu'un tel « appui » puisse procurer quelque appui<sup>8</sup>) ? Comment comprendre que la décision de renoncement puisse transformer une « négativité négative » en une « négativité positive » ? J'avancerai trois raisons principales. La première – connue depuis fort longtemps – tient au fait que le renoncement hyperbolique m'oblige à tout reconstruire et, partant, à expliciter les conjectures, principes et règles qui régissent l'élaboration théorique : même considérée isolément, cette obligation est féconde. La deuxième tient au fait que, contrairement à ce qu'on pourrait peut-être croire, il ne va nullement de soi d'élaborer, de faire valoir et de conserver une inaccessibilité ultime, y compris (et même surtout) quand on mobilise à son endroit les appareils (discursifs ou matériels) les plus sophistiqués, parce que l'inaccessibilité dépend de conditions complexes et de structures très riches. Enfin, la troisième, qui vient amplifier les deux précédentes, est une mise en jeu dialectique : il ne suffit pas qu'une inaccessibilité vaille pour moi, ici et maintenant, et que j'en exprime personnellement la conviction ; encore faut-il qu'elle puisse valoir aussi pour autrui, pour ici et pour ailleurs, pour hier, pour aujourd'hui et pour demain<sup>9</sup>.

Dire que même l'inaccessibilité n'est pas donnée signifie que la conservation de cette inaccessibilité n'est pas la conservation de « quelque chose », comme si l'on pouvait placer une fois pour toutes un tel « quelque chose » dans un coffre-fort soigneusement verrouillé afin de ne pas risquer de l'égarer. Il convient au contraire de comprendre cette conservation comme devant être impliquée dans et par le déploiement de l'élaboration théorique concernée. Plus précisément, le principe de cette conservation exprime l'exigence qu'une élaboration théorique ne puisse se déployer (se perfectionner, progresser, s'approfondir, etc.) qu'à la condition qu'elle s'assure *par ses propres moyens* de la conservation de l'inaccessibilité qui lui donne lieu. De manière imagée, ce qui s'interprète au recto (apparent) comme déploiement (progrès, perfectionnement, approfondissement, cheminement, etc.) doit pouvoir être déchiffré au verso (inaccessible) comme conservation de l'inaccessibilité. En ce sens, la conservation de l'inaccessibilité est immanente en tant que produite par le *mouvement même du déploiement* de l'élaboration théorique.

## Les médiations

On ne peut guère aller plus loin dans la voie d'une présentation *in abstracto*, car on n'aperçoit guère comment pourrait être mise en œuvre effectivement la conservation d'une inaccessibilité : il manque encore, pourrait-on dire, les décrets d'application<sup>10</sup>. Pour ma part, je ne sais pas concevoir la mise en œuvre d'une élaboration théorique sans faire intervenir une *médiation*, sachant qu'il n'y a, à mon sens, que deux médiations fondamentales, le *parler* et l'*écriture*<sup>11</sup>, chacune des deux pouvant donner lieu à des restrictions ou à des spécialisations déterminées par les élaborations théoriques qui les emploient. Rien n'est donné, ai-je déjà dit à plusieurs reprises, et j'ajoute encore : ni non plus les médiations, car ce sont des constructions

8. On pourra peut-être rapprocher cet étonnement de ce que formule Heidegger à l'endroit de l'être : « L'être est l'appui le plus sûr tout en étant a-bîme [*Ab-Grund*] », Martin Heidegger, *Grundbegriffe*, trad. Pascal David, NRF Gallimard, Paris, 1985, p. 85.

9. Pour ne pas compliquer l'exposé, j'ai présenté l'argument de la donation à la première personne (je juge que, j'admets que). Mais il s'applique dialectiquement : l'expression d'une conviction insuffisamment justifiée peut être entendue, par autrui, comme une donation. Corrélativement, la clause de forclusion et le principe d'inaccessibilité valent eux aussi dialectiquement, dans le temps et dans l'espace.

10. En outre, cette présentation semble menée depuis un point de vue en surplomb qui pourrait laisser croire à la possibilité d'une égale contemplation de ce qui est supposé accessible et de ce qui est supposé inaccessible.

11. Je désigne la première comme un verbe à l'infinitif – parler – pour souligner la dimension d'acte qu'elle implique, car la médiation du *parler* suppose que ce qui en résulte a été produit par un sujet qui en soutient l'énoncé, et la seconde par le nom commun *écriture* (et non par l'infinitif *écrire*) car cette médiation peut faire jouer le rôle d'écriture à des « traces » qui n'ont jamais été produites par un sujet parlant, quand bien même il faut un discours pour affirmer « je tiens que ceci est une trace ».

théoriques, de sorte qu'il ne faut pas attendre que les médiations du parler et de l'écriture, considérées d'un point de vue théorique, coïncident avec ce que le sens commun nous laisse ordinairement imaginer du parler et de l'écriture.

De manière générale, une médiation s'interpose comme un « organe obstacle » : elle *donne accès à* – mais seulement partiellement –, en même temps qu'elle *empêche l'accès à* – mais seulement partiellement –. D'où le suspens quant au complément d'objet : *donne accès... à quoi ?*, *empêche l'accès... à quoi ?* C'est précisément ce que l'intervention d'une médiation empêche de déterminer ultimement. On reconnaît dans ce motif une transposition du trait caractéristique de *l'avoir rapport à* qui sépare en même temps qu'il relie, et l'on conçoit en ce sens qu'une médiation puisse être directement liée à la conservation d'une inaccessibilité. Encore faut-il préciser ce qu'il convient d'entendre par *donne accès à* et *empêche l'accès à*.

Rien n'est donné, pas même les médiations disais-je à l'instant, et j'ajoute : encore moins les traces. Dans la perspective développée ici, la question de la trace ne renvoie pas à ce que les évidences ordinaires se hâtent de nous suggérer sous les traits de ce qui est concrètement donné ou à portée de main (inscription, tracé, encoche, son, etc.) de sorte que la question de la trace ne saurait être réduite à simplement vouloir dire « ce qu'est une trace », comme si une trace – d'un point de vue théorique – pouvait consister en un « quelque chose » figurant parmi d'autres « quelque chose ». La question de la trace est elle-même à comprendre comme une élaboration *théorique* parce qu'il suffit de tenter de spécifier le complément d'objet – *trace de... de quoi ?* – pour que tout ce qui vient d'être exposé s'applique à son endroit : la question de la trace implique la question d'un *avoir rapport à*, et tomberait d'elle-même (ou retomberait dans les évidences ordinaires) dès l'instant où le *de quoi ?* serait supposé préalablement donné ou déjà accessible de manière satisfaisante : c'est *encore* l'argument de la donation.

Encore ? Ne serait-ce pas plutôt *déjà* ? Faudrait-il ainsi tout inverser, et déchiffrer ce qui vient d'être exposé *in abstracto* au sujet des élaborations théoriques comme une mise en scène de la question de la trace elle-même, ne proposant fictivement un acheminement *vers* la question de la trace que pour mieux la déplier avant de la nommer, acheminement parcouru à reculons, *comme un film qu'on aurait projeté à l'envers* ? Mais alors, dans cette éventualité, comment entendre que la question de la trace conditionne en quelque manière les élaborations théoriques, et qu'elle soit elle-même, *déjà*, une élaboration théorique ?

À l'endroit de la question de la trace vient se condenser la problématique de l'effectivité de la conservation de l'inaccessibilité : aussi longtemps qu'on raisonne *in abstracto*, cette problématique demeure insaisissable, et l'idée même d'inaccessibilité risque à chaque instant de sombrer dans le non sens. L'imaginaire de l'immédiation ne connaît en effet que deux pôles extrêmes : d'un côté, la plénitude de la présence [immédiate], de l'autre côté, la nihilité absolue [du non-être]. Dans un tel paysage, l'inaccessibilité ne peut pas être imaginée comme une sorte d'amélioration de la nihilité absolue, laquelle ne saurait avoir de degrés ; il faut donc que ce soit une imperfection de la présence pleine, une présence pleine moins quelque chose (ombre, erreur, finitude, imperfection, etc.), une présence pleine oblitérée (cachée, voilée, effacée, en retrait, etc.), l'effet négatif d'une adversité contrariante (mise à distance, horizon sans cesse dérobé, processus antagoniste, force maléfique ou diabolique, etc.), toutes ces images (et d'autres encore) ayant pour trait caractéristique de présupposer la présence pleine pour y peindre les degrés intermédiaires de l'immédiation comme un *supplément* provoquant, par son excès même, un défaut apparent de plénitude. Dans un tel paysage, on comprend que l'idéal puisse consister à tenter de restaurer la plénitude de la présence, donc à tenter de *supprimer* ce supplément inessentiel qui empêche l'immédiation de s'accomplir comme présence pleine. Dans l'imaginaire de l'immédiation, la question de *ce qui donne accès à* ne se pose pas – c'est le principe même de l'immédiation –, tandis que la question de *ce qui empêche l'accès à* est réduite à un en-trop qu'il convient idéalement de supprimer.



Pour le présent exposé, peu importe ce que signifie vraiment « présence pleine », et peu importe qu'on croie ou qu'on ne croie pas à l'« existence » de ces « présences pleines », car il suffit de faire jouer l'argument de la donation. D'une part, si quelqu'un croit ou juge qu'une « présence pleine » – en quelque sens qu'on voudra l'entendre – lui est donnée, il dit du même coup qu'il croit ou juge qu'il est inutile de faire le moindre effort pour tenter de supprimer un quelconque empêchement de « présence pleine », puisqu'il affirme en fait qu'un tel empêchement n'a pas lieu, de sorte qu'il juge inutile *pour lui* d'entreprendre une élaboration théorique<sup>12</sup>. D'autre part, si quelqu'un croit ou juge qu'une « présence pleine » ne lui est pas donnée comme telle, alors il ne peut pas en même temps prétendre être en mesure de dire ultimement « ce qu'est » ce qu'il affirme ne pas lui être donné immédiatement, ni même si « cela existe » comme tel... et rien ne l'empêche dès lors d'envisager une élaboration théorique à son endroit.

Même très rapidement esquissée, cette brève étude du paysage de l'immédiation suggère deux remarques. D'une part, ce paysage donne un sens au couple *donne accès à/empêche l'accès à* qui est compatible avec ce qui vient d'être exposé au sujet des élaborations théoriques (au sens du présent exposé) aussi longtemps du moins que la suppression de l'en-trop supplémentaire (ce qui *empêche l'accès à*) est différée, ce qui a pour conséquence que le *donne accès à*, comme pure immédiateté, est lui aussi différé, et n'a donc jamais lieu. D'autre part, il s'avère que la supposition de l'immédiation (et de la « plénitude de présence » qui lui fait cortège) est en fait un *degré libre* dans les élaborations théoriques qui *croient* en dépendre, puisque ce qui est constant c'est seulement que la donation comme pure immédiateté n'ait jamais lieu.

Il s'ensuit qu'il est possible d'inverser la supposition de l'immédiation (donc de supposer qu'il y a des médiations plutôt que de supposer l'immédiation) sans altérer le statut [d'élaboration théorique] des élaborations théoriques construites sous le couvert de la supposition de l'immédiation. En d'autres termes, il ne s'agit pas ici de proposer une nouvelle manière d'envisager les élaborations théoriques prenant place à côté de – et, le cas échéant, excluant – ce qui avait cours antérieurement, mais, tout au contraire, de proposer une *réinterprétation* possible de certaines suppositions ayant cours – ou ayant eu antérieurement cours – relativement à la supposition des médiations. En ce sens, dans le cas particulier de la supposition de l'immédiation, il ne s'agit pas d'affirmer qu'une supposition qu'on a crue « vraie » est maintenant à considérer comme « fausse » (ce qui aurait pour effet de ruiner le statut [d'élaboration théorique] des théories qui auraient été produites sous le couvert de cette supposition), car la supposition des médiations n'a aucun moyen d'affirmer qu'il y a ou qu'il n'y a pas des « présences pleines » (c'est toujours l'argument de la donation) ; en revanche, puisque la supposition de l'immédiation est un degré libre, il est concevable de proposer une réinterprétation (comme une sorte de traduction) de l'immédiation et du discours qui l'accompagne dans le référentiel des médiations (où la supposition de l'immédiation est rejetée).

Qu'est-ce qui caractérise la supposition des médiations ? En quoi est-elle incompatible avec la supposition de l'immédiation ? La différence entre les deux suppositions tient à un remaniement de l'articulation entre *donne accès à* et *empêche l'accès à*. Dans la supposition de l'immédiation, comme je l'ai montré à l'instant, on suppose que le *donne accès à* serait presque donné si ce n'était l'en-trop inessentiel apportant avec soi l'empêchement à titre de supplément : cet en-trop est extrinsèque (ce n'est pas une « partie », un « attribut » ou une « implication » de la « présence pleine »), de sorte que cette altération de la « présence pleine » est aussi une altérité, d'où une potentialité de conceptions dualistes destinées à mettre en scène ce caractère extrinsèque de l'empêchement. Dans la supposition de la médiation, au contraire, on suppose que *donne accès à* est indissociable de *empêche l'accès à*, plus précisément, que ce que nous concevons comme *empêche*

12. Cela signifie que cette croyance n'est « sauvée » qu'en se soustrayant à la mise en jeu dialectique. Rien n'empêche qu'il rencontre une communauté d'opinions qui partagent ses croyances ; mais il ne suffit pas de quêter l'acquiescement dans le regard d'autrui pour faire œuvre dialectique.

*l'accès à* est aussi à concevoir comme ce qui conditionne la possibilité de [ce que nous concevons comme] *donne accès à*. Il n'y a donc *donne accès à* que *grâce à* – et non pas *malgré* – [ce qui] *empêche l'accès à*, aussi sont-ils liés l'un à l'autre dans la complémentarité héraclitienne du jour et de la nuit, en sorte que rien ne saurait les délier l'un de l'autre sans qu'ils s'évaporent en même temps l'un et l'autre. De manière à la fois générale et fondamentale, j'appelle *médiation* un dispositif, quel qu'il soit, en tant qu'analysé selon cette complémentarité irréductible qui articule *donne accès à* et *empêche l'accès à* comme un *grâce à*.

## L'effet de champ

Le remaniement de l'articulation *donne accès à/empêche l'accès à*, qui se réduit, au plan des mots, au remplacement d'un *malgré* par un *grâce à*, ouvre sur un remaniement en profondeur des paysages théoriques. La raison principale consiste en ceci que les médiations sont convoquées pour déterminer le noyau fondamental d'intelligibilité des entreprises théoriques. Reprenons l'argument de la donation dans sa radicalité hyperbolique : quand je décide de pencher en faveur de la supposition d'un référent ultime *qu'il n'y a pas* – décision qui est conjecture et pari –, je dois en même temps trouver quelque intelligibilité à cette décision, faute de quoi je risque de m'engager dans une errance sans fin. En d'autres termes, si j'ai certainement de bonnes raisons de ne pas être satisfait de ce que les expédients du sens commun m'ont procuré jusqu'à présent, il convient aussi que je trouve de bonnes raisons pour m'engager sur la voie d'une élaboration théorique qui exige la conservation de l'inaccessibilité d'un référent ultime *qu'il n'y a pas* : c'est là que la structure de complémentarité des médiations intervient, car, de manière très synthétique, cette structure signifie simplement que c'est le fait même de se mettre *en mouvement vers* (au recto du *donne accès à*) qui implique l'inaccessibilité ultime (au verso du *empêche l'accès à*). Partant, si je parviens à élaborer une [théorie de] médiation à l'endroit de l'objet apparent que j'ai en vue, je peux espérer articuler intelligiblement : (1) que j'éprouve que je ne sois pas satisfait de ce que j'ai obtenu jusqu'à présent, (2) que le référent ultime *qu'il n'y a pas* puisse être conservé comme inaccessible et (3), aspect essentiel, que la décision d'entreprendre une élaboration théorique ne soit pas d'emblée vouée à l'échec. C'est à mon sens cette intelligibilité qui permet la relève de la « négativité négative » (moment du renoncement à l'espoir d'un accès satisfaisant à l'objet apparent visé) en une « négativité positive » (moment du consentement au principe de la conservation de l'inaccessibilité d'un référent ultime *qu'il n'y a pas*) ; c'est aussi cette intelligibilité qui permet – toujours à mon sens – d'éliminer le recours aux suppositions de donation et de présence pleine. En d'autres termes, l'élaboration d'une [théorie de] médiation peut se laisser déchiffrer comme une contribution à l'établissement des conditions de possibilité d'une élaboration théorique (au sens du présent exposé).

Comment comprendre que l'établissement des conditions de possibilité d'une élaboration théorique puisse dépendre de l'élaboration d'une théorie, en l'occurrence d'une théorie de médiation ? N'y a-t-il pas là le risque d'une régression sans fin ? Pourquoi cette expression « théorie de médiation » ?

Nul ne saurait constater une médiation comme telle en comparant un prétendu « original » (inévitablement supposé donné dans la plénitude de sa présence) et ce que la médiation en laisse apercevoir, puisqu'il n'y a médiation à proprement parler (au sens du présent exposé) qu'à la condition que l'« original » (qui n'est jamais, au mieux, que supposé) demeure hors d'atteinte (c'est *déjà* l'argument de la donation : si une telle comparaison pouvait être effectuée, il n'y aurait nul besoin de convoquer une médiation). Rien n'est donné, disais-je, pas même les médiations, ce qu'il faut entendre maintenant : l'élaboration d'une médiation est bien l'élaboration d'une théorie (au sens du présent exposé), et cette théorie est une *théorie conjecturale* puisqu'on ne peut la forger sans un apport de conjectures destiné à spécifier comment on suppose l'accomplissement effectif de *donne accès à*, de *empêche l'accès à* et de leur articulation comme un *grâce à*.

Une théorie de médiation joue ainsi un rôle central, non seulement, comme on l'a vu, pour l'intelligibilité de l'argument de la donation, mais aussi – et peut-être surtout – parce que *toute interprétation* produite par l'élaboration théorique associée dépend directement ou indirectement de cette théorie, dans l'exacte mesure où elle règle *in fine* tout ce qui ressortit à la question de l'*avoir rapport à* : il n'y a *rapport à* que par l'intermédiaire de la médiation. On peut dire, en ce sens, que la théorie de médiation d'une élaboration théorique est une sorte de centre de gravité de toutes les interprétations produites dans cette élaboration théorique. Mais il convient aussi de comprendre corrélativement qu'une théorie de médiation circonscrit l'extension potentielle de l'élaboration théorique associée, car celle-ci ne saurait *avoir rapport à* rien qui ne puisse être recueilli par la médiation : à cet égard, une théorie de médiation a effet de limite pour l'élaboration théorique associée. C'est cette extension potentielle de l'*avoir rapport à* qu'on peut appeler un *champ*.

Ces deux remarques permettent maintenant de préciser l'articulation entre une théorie de médiation et l'élaboration théorique associée : une théorie de médiation détermine un champ, mais seulement de manière générale, de sorte que ce champ est faiblement déterminé ; c'est une « théorie pauvre » au sens où elle est d'autant plus pauvre en déterminations que son champ est plus large en extension. Relativement à ce champ médiateur, une élaboration théorique est plus déterminée (plus contrainte, plus spécifiée, etc.) quant à ce qu'elle retient de la potentialité de l'*avoir rapport à* ouvert par le champ médiateur, cet accroissement de détermination étant corrélatif d'un apport conjectural. Il s'ensuit qu'une élaboration théorique associée à une théorie de médiation n'est pas une *autre* théorie [que la théorie de médiation], mais seulement un *cas particulier* (plus restreint, mieux déterminé) de la théorie de médiation, dont le champ est inclus dans le champ médiateur. Dès lors qu'on raisonne en degrés de détermination à l'endroit des théories, il n'y a pas lieu d'exiger que les théories de médiation soient elles-mêmes énoncées d'un seul coup : on préférera souvent considérer des stratifications arborescentes de théories (qu'elles soient ou non des théories de médiation) correspondant à divers degrés de détermination et à divers embranchements de conjectures : les théories les plus générales sont les moins déterminées, tandis que les théories les plus déterminées sont des points de vue, des aspects ou des coupes sur les théories les moins déterminées.

Le remaniement issu du basculement d'un *malgré* vers un *grâce à* prolonge ainsi d'autant plus ses ramifications qu'il intéresse le centre de gravité des élaborations théoriques. Dans cette perspective remaniée, les théories les plus générales sont aussi les plus « pauvres », c'est-à-dire les moins déterminées : à la limite, une théorie « absolument générale » ne dirait « absolument rien ». Corrélativement, d'un point de vue méthodologique, il ne s'agit plus de viser la suppression d'un en-trop qui *empêcherait l'accès à*, car une telle suppression provoquerait aussi la suppression de ce qui *donne accès à* : à cet égard, l'idéal d'une connaissance [théorique] dépourvue d'ombre coïncide en fait avec les conditions de son propre anéantissement. L'enjeu de la conservation de l'inaccessibilité est ici très net : c'est aussi l'enjeu de la conservation des conditions de possibilité. Dans la perspective des médiations, l'inaccessibilité ne peut pas être imaginée comme une manière de rapprochement asymptotique qui s'établirait entre la donation d'un objet et un discours [théorie, modèle, etc.] qui se mettrait en chemin afin de s'en approcher, la distance étant supposée s'amenuiser à mesure que le discours serait supposé se perfectionner, à force de rectifications d'erreurs ; on ne saurait non plus l'imaginer comme une manière d'horizon placé devant soi et qui semblerait reculer à mesure qu'on croirait s'en approcher. Quoi que je fasse ou dise, je ne dispose d'aucun moyen pour déterminer si je m'approche ou si je m'éloigne de ce que vise.

Plus généralement, l'inaccessibilité ne saurait être conçue comme l'inaccessibilité d'un quelque chose, comme un objet qui aurait été perdu une fois pour toutes, puisqu'elle a lieu *partout*, comme ouvrant la possibilité de l'*accès à*, de sorte que l'inaccessibilité « se manifeste » en *chaque point* du champ médiateur. On peut resserrer le propos : la conservation de l'inaccessibilité n'est effective (comme effectivité de *empêche l'accès à*) que dans la mesure où l'élaboration théorique se

déploie comme un *mouvement vers*, lequel, parce qu'il sollicite au recto l'effectivité d'un *donne accès à*, sollicite du même coup au verso l'effectivité de *empêche l'accès à*. Il s'agit donc d'autant moins d'un objet perdu *une fois pour toutes* qu'il n'y a pas d'autre inaccessibilité que celle qui se « manifeste » au verso d'un *mouvement vers*. Ainsi peut-on concevoir qu'un seul et même mouvement se laisse déchiffrer au recto comme déploiement théorique et au verso comme conservation d'une inaccessibilité ultime.

C'est bien en ce sens qu'il faut comprendre que la négation à l'œuvre dans « le référent ultime *qu'il n'y a pas* » est une *négation à effet de champ*, non pas négation prédicative de l'existence d'*un* quelque chose, mais éclatement de l'affirmation négative elle-même, éclatement constitutif du champ médiateur – *hypokeimenon* – où chaque objet apparent particulier est comme une sorte d'*éclat* de ce « référent ultime *qu'il n'y a pas* », diffractant sans fin dans son scintillement l'étincelle du renoncement hyperbolique sans cesse recommencé<sup>13</sup>.

### La trace matinale

Relativement à la perspective des médiations dégagée dans le présent exposé, la question de la trace pourrait être formulée comme une recherche visant l'élaboration d'une théorie de médiation minimale, c'est-à-dire la moins déterminée possible, donc la plus générale possible, c'est-à-dire encore la plus « pauvre » possible. Je voudrais simplement ici esquisser quelques repères de cette question ne serait-ce que pour montrer comment il est concevable de mettre en œuvre une théorie de médiation.

Dans l'acception usuelle, une trace intéresse la perception et se présente comme un supplément qui vient perturber, modifier, transformer ou occulter plus ou moins complètement un fond : une trace est perçue en tant qu'elle se détache sur un fond. Dans les cas simples, le fond présente une régularité nettement identifiable (texture, couleur, planéité, etc.) de sorte qu'une trace est perceptible en tant qu'elle rompt cette régularité. Mais une trace ne vaut pas seulement pour elle-même, et le vocable « trace » appelle une cause ou un agent à quoi la trace est référée quant à sa provenance : la présence de la trace est référée à un accomplissement (côté provenance), tandis que l'absence de trace est référée à un non accomplissement.

Examinons cela d'un peu plus près. Dire qu'une trace se détache sur un fond peut s'entendre de deux manières : on peut entendre *fond* comme un alentour de la trace, auquel cas dire que la trace se détache sur un fond signifie une différence perceptible (de couleur, de texture, de relief, etc.) entre la trace elle-même et son alentour ; mais on peut aussi entendre *fond* comme le fond qu'il y aurait eu si la trace n'avait pas eu lieu, auquel cas dire que la trace se détache sur un fond signifie une différence perceptible entre la trace elle-même et la portion de fond qu'il y aurait eu, au même endroit, si la trace n'avait pas eu lieu. L'acception usuelle articule ces deux interprétations : (1) l'alentour de la trace présente une régularité nettement identifiable (couleur, texture, planéité, etc.) et nettement distincte de la trace elle-même ; (2) on reconstitue le fond sans trace en supprimant mentalement la trace et en prolongeant (toujours mentalement) la régularité du fond alentour à l'endroit antérieurement occupé par la trace ; (3) ce qui est perçu comme présence (resp. absence) de la trace est référé, côté provenance, à un accomplissement (resp. un non accomplissement).

Il s'ensuit, dans ces conditions – mais dans ces conditions seulement –, que les deux lectures de « une trace se détache sur un fond » sont équivalentes, au prix d'un glissement fond/fond entre le fond comme alentour et le fond sans trace. Il s'agit donc d'une *interprétation*

13. Le cheminement qui me permet ici d'articuler le renoncement hyperbolique, le référent ultime *qu'il n'y a pas* et l'effet de champ est un prolongement des travaux de François Baudry sur la question de l'enveloppe de l'objet, sans lesquels je n'aurais probablement jamais eu l'idée d'une telle articulation. Voir, plus particulièrement, « L'enveloppe de l'objet (et la compacité du vide) », in *Éclats de l'objet*, Campagne Première, Paris, 2000, pp. 163 à 171.

*forcée* qui dépend de conditions restrictives (régularité nettement identifiable au sein du fond, différence nettement perceptible entre la trace et son alentour) et de conjectures particulières (pour la reconstitution du fond sans trace, et pour le rapport de la trace à sa provenance) : globalement, ce forçage équivaut à supposer donnés le fond sans trace et la trace elle-même, ainsi que l'*avoir rapport à* qui lie la trace à sa provenance. Il s'ensuit une dissymétrie caractéristique entre fond et trace qui installe le fond comme une sorte de support permanent, et qui présente la trace comme *unaire*, en tant que prise dans le jeu lui-même dissymétrique de la présence (être, accomplissement) et de l'absence (non être, non accomplissement).

L'approche théorique de la trace commence par... rien n'est donné. C'est l'argument de la donation : si je juge qu'une trace m'est donnée de manière satisfaisante avec tout son contexte (perception de la trace, fond, provenance, etc.), je n'ai nul besoin de l'envisager d'un point de vue théorique. Le premier soin, qui consiste à éliminer toutes les suppositions de donations, est destiné à ouvrir le plus grand champ d'interprétation possible et à rendre manifestes les apports conjecturaux (choix et décisions d'interprétation) relatifs à la phénoménalité des traces, à leur provenance et au rapport entre les deux. Pour bien saisir le sens d'une telle élaboration, il convient de garder présent à l'esprit que son enjeu principal est d'abord de proposer un cadre d'intelligibilité pour une modalité particulière de la conservation d'une inaccessibilité. Il n'y aura donc trace, d'un point de vue théorique, que si je me mets *en mouvement vers* l'élaboration d'une construction hypothétique appropriée, c'est-à-dire si je *décide* d'interpréter un *site phénoménal*<sup>14</sup> (situation, état de choses, etc.) comme relevant de la question de la trace, décision qui vaut en même temps (clause de forclusion, conservation de l'inaccessibilité) renoncement à la supposition de toute donation satisfaisante (fond, trace, provenance, etc.). Toutes les conditions fondamentales d'une élaboration théorique sont ainsi satisfaites : dès lors qu'on soumet un site phénoménal à la question de la trace, on élabore une médiation, de sorte qu'on produit une *petite théorie*, peut-être parfois très restreinte quant à son domaine de factualité et à ses conséquences, mais une théorie à part entière avec principes, conjectures, interprétations, et procédures de contrôle.

Relativement à la problématique de la provenance, une médiation n'est proprement telle que si elle constitue le seul lien à ce qu'il y a *de l'autre côté* – le côté de la provenance –, lequel n'a donc d'autre accès à la manifesteté que ce qui peut en être recueilli à l'endroit de la médiation. C'est en ce sens un accès *premier* à la manifesteté, et c'est en tant que premier qu'il est l'enjeu de la question théorique de la trace : dire « il y a trace », c'est au moins supposer une provenance dont cette trace est comprise comme un accès premier à la manifesteté. Corrélativement, c'est dans l'exacte mesure où cet accès de la provenance à la manifesteté est compris comme premier que toute tentative pour « remonter » de la trace vers sa provenance ne peut être qu'une construction interprétative et conjecturale : le chemin qui est parcouru « en remontant », en tant qu'interprétation conjecturale, depuis la trace jusqu'à sa provenance supposée, est aussi le chemin que la provenance supposée parcourt « en descendant », en tant que manifestation, jusqu'à la trace par quoi elle accède à la manifesteté. Dans une théorie de médiation, le trajet de l'*interpréter* et le trajet du *se manifester* sont deux parcours d'un même chemin, mais en sens inverse : c'est cette articulation qui détermine l'un des traits caractéristiques de l'*avoir rapport à* dans le contexte des

14. Il est très difficile de nommer une situation encore sans particularité mais juste sur le point d'être saisie à travers le prisme d'une interprétation, difficulté accrue dans le cas particulier de la trace, où la distinction entre trace et fond est elle-même produite par l'interprétation. Cette expression « site phénoménal » est à entendre de la manière la plus neutre possible, comme une situation ou un état de choses dont on n'avait rien à dire avant que l'interprétation ne soit élaborée (et sous l'angle de cette interprétation), étant entendu que, dans une certaine mesure, le site phénoménal est déjà un effet rétroactif de l'interprétation. En outre, je ne connais aucun critère permettant de restreindre les sites phénoménaux (situations, états de choses, etc.) pouvant se prêter à de telles interprétations : n'importe quoi peut être soumis à la question de la trace.

médiations. On ne manquera pas de remarquer, dans ce contexte, que le *se manifester* implique d'emblée l'ambivalence de *donne accès à* et de *empêche l'accès à*.

Que signifie qu'on dise « il y a trace » ? Qu'en est-il de la « phénoménalité » de la trace ? Dans l'acception usuelle (non théorique), une trace est supposée perceptible comme telle, ce qui lui permettra, par exemple, d'être directement reprise comme signe, indice, inscription, etc. Pourtant, l'étude du glissement fond/fond met en évidence que le fond (en tant que support) sur lequel la trace se détache (le fond sans trace) n'est pas perceptible *en même temps* que la trace est elle-même perceptible (le fond avec trace) puisque la trace doit modifier, transformer, occulter, perturber, etc., tout ou partie du fond qu'il y aurait eu si la trace n'avait pas eu lieu (le fond sans trace) : chacun des deux exclut l'autre de sorte qu'au plan de la perception, il y a *impossibilité* des deux sites phénoménaux. Il est clair que le glissement fond/fond pallie cette impossibilité, mais seulement au prix d'un apport conjectural grâce auquel je m'autorise à reconstituer mentalement le fond sans trace (phénoménalement inaccessible) à partir du fond avec trace (phénoménalement accessible) par prolongement des traits de régularité du fond alentour de la trace. Si je suspends cet apport conjectural, je suspends du même coup le glissement fond/fond, et je n'ai plus aucun moyen de déterminer si ce que je perçois est un fond sans trace ou un fond avec trace. D'un point de vue théorique, on ne peut donc pas concevoir une trace selon l'acception usuelle, comme ce qui se distingue perceptiblement de son alentour ou comme ce qui se détache perceptiblement sur un fond : la dissymétrie caractéristique fond/trace en appelle à la perception pour s'envelopper dans l'évidence d'une donation, alors qu'elle est seulement le passage en force d'un apport conjectural passé sous silence.

On peut observer sur cette petite étude comment on met en œuvre l'argument de la donation. L'acception usuelle de la trace est *bloquée* sur une donation parce qu'elle est enchaînée à un apport conjectural *maintenu sous silence*. Pour rouvrir la question de la trace, et l'ouvrir à la réinterprétation, il faut en quelque manière *faire un pas en arrière* et renoncer à la supposition de la donation. En l'occurrence, faire un pas en arrière signifie : reconstituer l'apport conjectural jusqu'alors maintenu sous silence, puis suspendre cet apport conjectural reconstitué, et enfin élaborer un cadre théorique au sein duquel cet apport conjectural reconstitué n'est qu'un cas particulier parmi d'autres possibles. Rétroactivement, on comprendra alors que l'acception usuelle de la trace n'a d'autre généralité que l'interprétation particulière qui la soutient.

Ce blocage n'est pas fortuit, car il est d'autant plus résistant qu'il procure une sensation d'évidence à l'endroit d'une difficulté théorique quelque peu délicate à manier. La reconstitution de l'apport conjectural (étude du glissement fond/fond) est directement liée à l'argument qui fait valoir l'impossibilité du « fond avec trace » et du « fond sans trace ». Il s'ensuit qu'une trace doit être conçue comme une *différence* entre deux sites phénoménaux impossibles, ce qui exclut *ipso facto* qu'une trace soit perceptible comme telle<sup>15</sup> : un seul des deux termes de la différence est phénoménalement accessible à la fois, de sorte que l'autre terme doit être construit (ou reconstitué) en tant qu'interprétation, elle-même dépendante d'un apport conjectural, la différence entre les deux ne pouvant dès lors avoir lieu qu'en tant qu'objet de pensée (et non comme un objet de perception).

On peut maintenant conclure : une trace, au sens théorique, n'a, comme telle, aucune phénoménalité. D'un point de vue théorique, je ne peux pas accéder au jugement « il y a trace » sans un apport conjectural grâce auquel je construis, par voie interprétative, le second terme de la différence à partir duquel je pourrai mentalement me donner une image de cette différence. Ce n'est donc que lorsque je produirai une représentation perceptible de cette image – que j'ai d'abord dû forger mentalement – qu'il y aura objectivement phénoménalité *indirecte* de cette

15. « Est inaudible la différence entre deux phonèmes, qui seule permet à ceux-ci d'être et d'opérer comme tels », Jacques Derrida, « La différence », in *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1972, p. 5.

différence. En ce sens, on pourra dire que la trace phénoménale (du second moment) est toujours déjà *trace de* la trace non phénoménale (du premier moment)<sup>16</sup>.

La conséquence directe de cette approche de la trace comme différence est claire : les expressions « accès à la manifesteté » et « se manifester » que j'ai utilisées précédemment doivent être entendues respectivement « accès à la manifesteté *comme trace* » et « se manifester *comme trace* », où *comme trace* renvoie à la trace comme différence, donc à la trace non phénoménale : d'un point de vue théorique, *l'accès premier à la manifesteté est une trace non phénoménale*. Il s'ensuit que les médiations elles-mêmes ne sont pas phénoménales

Pour autant, l'élaboration théorique de la question de la trace ne conteste ni ne récuse qu'il y ait des apparaître phénoménaux, puisque ce sont eux qui constituent les sites phénoménaux. Mais si je peux utiliser cette phénoménalité pour nourrir l'image que je me donne de ce que j'ai en vue (au titre des apports exogènes, évoqués plus haut, pouvant contribuer à la détermination de l'apparence des objets composites), il n'en reste pas moins que cette « phénoménalité spontanée » n'a aucune valeur théorique en tant que telle (comme le montre l'étude de l'acception usuelle de la trace), car tout le travail d'élaboration théorique repose sur la trace comme différence, en tant qu'elle exige inlassablement l'explicitation de tout apport conjectural et, surtout, en tant qu'elle apporte avec soi la garantie de la conservation de l'inaccessibilité.

On peut ainsi mieux comprendre pour quelle raison l'acception usuelle de la trace est bloquée sur la supposition d'une donation : le glissement fond/fond permet d'éluder la question de la trace comme différence non phénoménale. Dans ces conditions, la trace apparente (au sens d'une trace qui se détache sur un fond) se substitue à la trace du second moment (la trace de la trace non phénoménale), et se fait passer pour l'accès premier de la provenance à la manifesteté. C'est un deuxième glissement – trace/trace – qui a pour effet d'envelopper la trace non phénoménale, laquelle peut ainsi demeurer inaperçue. Corrélativement, puisque l'accès premier à la manifesteté est déplacé de la trace non phénoménale vers la trace apparente, il faut comprendre que le *se manifester* est lui aussi déplacé : c'est un troisième glissement – se manifester/se manifester – qui laisse supposer que la provenance se manifeste spontanément comme trace phénoménale ; nul doute ne saurait dès lors subsister quant au fait que la présence de la trace doit nécessairement valoir pour l'accomplissement de la provenance<sup>17</sup>. Le blocage qui soutient l'acception usuelle de la trace comme trace se détachant sur un fond est ainsi solidement étayé par ce triple glissement abritant la béance que constitue la différence non phénoménale. C'est ce blocage que nous éprouvons comme évidence, tandis que la trace apparente qu'il nous dépeint – cicatrice d'une différence en souffrance – parvient à occulter que les médiations premières ne sont pas phénoménales<sup>18</sup>.

16. Si la trace phénoménale du second moment est bien déjà trace de la trace non phénoménale du premier moment, il ne s'ensuit cependant pas qu'on puisse comparer le *se manifester comme trace* [non phénoménale] à un effacement. En revanche, on comprendra plus volontiers comme une sorte d'effacement l'effet d'occultation de la trace non phénoménale produit par l'acception courante de la trace. On notera en outre que le passage de la trace non phénoménale (comme objet de pensée) à la trace phénoménale (au moyen de laquelle je « représente » l'image que je me fais de la trace non phénoménale) est lui-même une médiation.

17. Il me semble pertinent de comprendre que, dans nombre de cas, c'est une telle construction qui soutient la conviction d'être en présence d'un « fait objectif ».

18. L'étude de la question de la trace, menée ici relativement à la problématique des élaborations théoriques, croise en de nombreux points l'analyse que propose Derrida de différents thèmes heideggeriens, en particulier dans « Ousia et gramma », *in Marges de la philosophie, op. cit.* : « Transgresser la métaphysique, au sens où l'entend Heidegger, n'est-ce pas déployer une question en retour sur cette étrange limite, sur cette étrange *épokhè* de l'être se cachant dans le mouvement même de sa présentation ? » (p. 36) « [...] pour indiquer de très loin, et de manière encore très indécise, une direction qui n'est pas ouverte par la méditation de Heidegger : le passage dissimulé qui fait communiquer le problème de la présence et le problème de la trace écrite. Par ce passage à la fois dérobé et nécessaire, les deux problèmes *donnent, ouvrent* l'un sur l'autre. C'est ce qui apparaît et cependant se soustrait dans les textes d'Aristote et de Hegel » (p. 37 ; les italiques appartiennent au texte original). Il faudrait suivre mot à mot les dernières pages de ce texte (76 à 78) relatives à la trace matinale et à l'effacement de la trace dans le texte de la métaphysique. Je me bornerai à citer ce passage : « Si l'être, selon cet oubli grec qui aurait été la forme même de sa venue, n'a jamais voulu dire que l'étant, alors la différence est peut-être plus vieille que l'être lui-même. Il y aurait une différence plus impensée encore que la

## Avoir rapport à...

Cette approche de la question de l'*avoir rapport à* permet de laisser de côté les discussions relatives aux classifications (discours, théorie, modèle, etc.)<sup>19</sup>, à la diversité des objets<sup>20</sup> et aux critères de forme<sup>21</sup> pour aborder transversalement cette problématique afin d'en dégager les traits fondamentaux. En effet, cette question peut se déployer en deçà de divers jeux d'oppositions familiers et dans des contextes très divers, ne serait-ce que parce qu'elle intéresse directement le *dit* et l'*écrit* dans toute tentative visant à leur assigner une valeur de renvoi (signification, dénotation, représentation, référent, etc.) ou visant à « remonter » vers une provenance supposée (rapport d'un *dit* à un *dire*, d'un *écrit* à un *écrire*, ou rapport d'une trace à la manifestation d'un phénomène supposé, par exemple)<sup>22</sup>.

Ainsi, relativement au discours scientifique, d'une part, elle se déploie en deçà de l'opposition entre les sciences expérimentales et les autres, car l'expérimentation *de* implique autant l'*avoir rapport à* que la formalisation *de* ou la mathématisation *de* ; d'autre part, de manière générale, elle se déploie en deçà de la distinction entre ce qui est supposé relever de la scientificité et ce qui est supposé n'en pas relever ou qui n'est pas supposé en relever, car les théories, modèles structures, savoirs, etc., qui sont qualifiés scientifiques ne sont pas moins liés que les autres à la question de l'*avoir rapport à*, et n'en sont donc à cet égard qu'un cas particulier.

En outre, nous n'avons pas moins *rapport à* nos dire, concepts, idées, savoirs, philosophies, discours, croyances, institutions, etc., à tout ce qui nous affecte ou s'accomplit consciemment ou à notre insu que nous n'avons *rapport à* ce qui passe pour exister de manière tangible « dans la réalité » telle que présentée par les théories et modèles scientifiques. En d'autres termes, il ne suffit pas de viser des constructions comparables à celles qui sont particulièrement valorisées au sein des sciences actuelles (par exemple, théories mathématiques ou mathématisées, modèles prédictifs, expérimentations reproductibles, applicabilité technique, etc.) pour se croire dispensé d'affronter la question de l'*avoir rapport à*. À l'inverse, il ne suffit pas de réduire les sciences à leur vulgate courante ou à ce qu'en disent les commentateurs pour qu'une élaboration qui ne satisferait pas aux critères en vogue dans cette vulgate doive être revendiquée comme nécessairement non théorique.

Pour autant, le fait d'aborder la question de l'*avoir rapport à* dans toute sa radicalité afin de permettre son déploiement en deçà des jeux d'opposition qui viennent d'être rappelés, n'implique pas que ces jeux d'oppositions s'évanouissent ou disparaissent. L'autonomie des discours quant à leurs champs, méthodes et critères – autonomie qui dessine ces jeux d'oppositions familiers –

---

différence entre l'être et l'étant. Sans doute ne peut-on davantage la nommer comme telle dans notre langue. Au-delà de l'être et de l'étant, cette différence (se) différenciant sans cesse, (se) tracerait (elle-même), cette *différance* serait la première ou la dernière trace si on pouvait encore parler ici d'origine et de fin. »

19. Il me semble en effet que les tentatives de classification « statiques » (*ceci est un modèle, ceci est une structure, etc.*) en viennent tôt ou tard à s'échouer sur la diversité des *usages* : tel schéma ou tel énoncé peut jouer ici comme une sorte de guide synthétique aux contours indécis, et se trouver mobilisé là dans un contexte qui révèle la multiplicité de ses applications et la précision qu'il recèle ; il n'est pas rare, en outre, d'observer de telles variations d'usage au sein d'un même discours en fonction du moment où il intervient ou de la perspective pour laquelle on le convoque.

20. Objets abstraits ou idéaux (comme dans le contexte des mathématiques, par exemple), objets phénoménaux (comme dans le contexte des sciences expérimentales, par exemple), objets de discours, etc.

21. Énoncés prédicatifs, aphoristiques ou autres, formulations et formalisations logiques, mathématiques ou autres, esquisses, schémas et diagrammes géométriques, topologiques ou autres, etc.

22. Dès lors que l'on consent à ouvrir le *dit* et l'*écrit* à ce questionnement, le pouvoir corrosif de l'*avoir rapport à* devient hyperbolique dans la mesure où il porte atteinte à l'exercice de toute discursivité. En ce sens, on pourrait rétroactivement comprendre que Descartes ne pouvait suspendre le procès du doute à l'endroit du *penser* qu'en prenant appui (à son insu ?) sur le cran de sûreté que lui procurait, en amont, la soustraction du *dire* au doute hyperbolique, au point qu'on pourrait aussi comprendre, toujours rétroactivement, que la *res cogitans* ne « dire » pas. Sans doute parle-t-elle, mais seulement dans l'insouciance d'une absolue proximité supposée exempte de toute fissure. N'est-ce pas alors ce silence du sujet cartésien qui vient à s'entendre dans la *parole soufflée* d'Artaud ? « J'ai rapport à moi dans l'éther d'une parole qui m'est toujours soufflée et qui me dérobe cela même avec quoi elle me met en rapport » (J. Derrida, « La parole soufflée », in *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 1967).



n'est jamais que relative : la question de l'*avoir rapport à* vient rappeler qu'au cœur de chacun d'eux ne cesse de se creuser l'énigme du rapport qu'il y a – ou qu'il n'y a pas – avec ce qui leur donne lieu. À cet égard, la question de l'*avoir rapport à* rappelle que tous ces discours sont logés à la même enseigne et que, si chacun, du fait de son autonomie relative, peut se prévaloir de suivre un cheminement qui lui est propre, ils n'en sont pas moins tous, en tant que discours, dans un rapport problématique à leur « objet ».

Peut-être paraîtra-t-il quelque peu étrange de proposer une telle radicalisation de l'inaccessibilité qui semble tellement aller à l'encontre de l'évidence et du sens commun<sup>23</sup>. Cependant, cette radicalisation de la question l'*avoir rapport à* rappelle que les modalités qui régissent nos élaborations théoriques (théories, modèles, discours, etc.) s'inscrivent dans une tradition plus que bimillénaire, et qu'elles procèdent de diverses inventions et de nombreux perfectionnements qu'il faudrait considérer, dans nos mots contemporains, comme de la *très haute technologie de discours*, quoique nous ayons souvent tendance à oublier ces modalités ou à les tenir pour évidentes<sup>24</sup>. Plus précisément, il faut comprendre, à mon sens, que ces modalités d'élaboration théorique sont spécialement conçues pour *ne* fonctionner *que* dans des contextes où il est jugé préférable (plus efficace, plus ingénieux, etc.) de considérer que ce qui est en vue (ce qui est à saisir, ce au sujet de quoi on se propose d'élaborer un savoir, un modèle, une théorie, un discours, etc.) est ultimement inaccessible et doit demeurer tel. Le reste du temps (c'est l'argument de la donation), il est inutile, voire néfaste, de mettre en œuvre ces technologies de discours, soit parce que les évidences communes sont jugées suffisantes pour ce qu'on veut obtenir, soit parce que le recours à ces technologies ne produit pas les bénéfices souhaités.

À cet égard, la différence entre une élaboration théorique et le sens commun ne peut pas être réduite à une différence de degré de perfectionnement consistant à pallier la défaillance ou l'imperfection de quelques donations ou à rafistoler des schémas, procédés ou autres expédients du sens commun. Il y a rupture parce qu'il y a décision d'un renoncement hyperbolique, et ce renoncement est d'abord *un pas en arrière*. L'ascèse de ce renoncement hyperbolique procède à la manière du doute hyperbolique cartésien : rien ne saurait être a priori reçu ou donné comme vrai ; mais tandis que le doute hyperbolique vise une certitude, à la manière d'un socle sur la solidité duquel on pourrait établir (peut-être définitivement) les nouveaux édifices, le renoncement hyperbolique vise la vulnérabilité maximale. Lorsqu'il est décidé de renoncer au référent ultime *qu'il n'y a pas*, il ne se produit aucun effet de véridicité (ce n'est ni vrai ni faux) ni de certitude (car c'est seulement un pari) ; il se produit seulement un effet d'attente, une suspension provisoire (*epochè*) dont la vulnérabilité est scellée dans la clause de forclusion, attente qui est aussi, en quelque manière, le champ lui-même. Et autant, dans la construction cartésienne, la figure de l'inaccessibilité est repoussée dans l'éloignement asymptotique des perfections de la divinité – libérant ainsi la certitude comme socle accessible –, autant la décision hyperbolique du

23. Je me borne ici à un rappel : « S'il n'espère pas l'inspérable, il ne le découvrira pas, étant inexploitable et sans voie d'accès » (*ean mè elpètai anelpiston, ouk exeurèsei, anexereunèton eon kai aporos*), Héraclite (DK B18), trad. Marcel Conche, coll. Épiméthée, PUF, Paris, 1986. Avec le temps, à force d'abrasement, certaines de ces décisions finissent par passer pour des évidences. Comment imaginer le développement des mathématiques contre l'arithmétique pythagoricienne sans la décision radicale consistant à affirmer l'inaccessibilité ultime, pour les sens, de tout être ou objet [mathématique], ces derniers n'étant redevables de leur existence qu'au principe de non contradiction ? Héraclite n'a-t-il pas raison quand il énonce que « tout s'écoule » (*panta rhei*), affirmant ainsi le principe d'une inaccessibilité ultime des phénomènes ? Dans un autre registre, cette décision de renoncement ne va pas sans rappeler le procès du doute hyperbolique dans les Méditations métaphysiques. On pourrait d'ailleurs rapprocher le fragment d'Héraclite (DK A6a), « tout cède et rien ne tient bon » (*panta chôrei kai ouden menei*) de la remarque de Descartes (Méditations, II, 24), quelques lignes avant de formuler le *je suis, j'existe*, « Qu'est-ce donc qui pourra être estimé véritable ? Peut-être rien autre chose, sinon qu'il n'y a rien au monde de certain » (*Quid igitur erit verum ? Fortassis hoc unum, nihil esse certum*).

24. On peut remarquer que nombre de principes fondamentaux, en physique par exemple, sont tout sauf intuitifs et évidents, et que leur invention fut, en son temps, l'objet des plus vives controverses. Qu'en reste-t-il quelques décennies ou quelques siècles plus tard ? Un abrasement presque complet de ces aspérités tant ces principes, pourtant très étranges, sont intégrés dans le contexte culturel des discours ambiants et dans le bagage éducatif courant des institutions scolaires.

renoncement installe l'inaccessibilité comme ayant lieu d'emblée (conséquence directe de la décision elle-même), partout (conservation de l'inaccessibilité) et toujours (clause de forclusion). Le renoncement ne vise pas l'arrêt d'un doute hyperbolique comme certitude procurant enfin quelque repos ; c'est une tâche inachevable, elle-même hyperbolique parce que procédant d'une décision sans cesse réaffirmée et remise en jeu à chaque instant.

Les élaborations théoriques sont donc *vulnérables par construction*, vulnérabilité qui se manifeste particulièrement dans l'exigence d'explicitier les apports conjecturaux. Au demeurant, cette vulnérabilité n'est nullement incompatible avec le fait que certaines d'entre elles s'avèrent extrêmement résistantes ; mais autant la solidité se croit assise sur un socle qu'elle espère immuable (donc donné une fois pour toutes), autant la résistance est l'effet d'une remise en jeu dialectique permanente : les élaborations théoriques ne résistent qu'aussi longtemps que (ou dans la mesure où) perdure le jugement qu'on ne saurait trouver mieux. Les élaborations théoriques sont aussi en *dérive* par le fait que les éventuels apports exogènes n'ont, en droit, aucun statut théorique. Il s'ensuit que toute tentative de validation ou d'appréciation des productions d'une élaboration théorique ne peut être qu'endogène, ce qui nécessitera, le moment venu, des apports conjecturaux appropriés.

De manière générale, dès lors que le moment inaugural d'une élaboration théorique correspond à un maximum d'indétermination, on ne saurait rien extraire (et encore moins déduire) de cette indétermination sans un apport conjectural approprié. Corrélativement, la généralité des élaborations théoriques ne provient pas du gonflement interminable de l'universalité syllogistique où le cas général doit déjà « contenir » le cas particulier ; elle s'obtient par la privation (*stérèsis*) des suppositions de donations et des apports conjecturaux. Les théories les plus fondamentales ne sont donc pas celles qui englobent ou unifient le plus grand nombre de cas spécifiques (tentation de l'universalité syllogistique), mais celles qui sont les plus ouvertes, donc les plus « pauvres » : les théories fondamentales sont ainsi à comprendre comme des archétypes faiblement déterminés, les théories moins fondamentales – donc moins générales – se comprenant comme des cas particuliers restreints – donc plus déterminés – de ces archétypes, l'accroissement de détermination correspondant directement à des apports conjecturaux.

Quel que soit l'objet que je crois avoir saisi, quelle que soit l'insouciance avec laquelle j'en parle, rien n'y fait, que je le veuille ou que je ne le veuille pas, que je le sache ou que je ne le sache pas, je ne proférerai rien au titre d'un discours *sur* [théorie *de*, modèle *de*, etc.] qui n'implique, dans son effacement même, l'étoffe d'inaccessibilité qui lui donne lieu, motive son déploiement et en soutient la tenue. Au demeurant, l'inaccessibilité du référent ultime *qu'il n'y a pas* n'exclut nullement des effets de maîtrise ou d'adéquation : c'est le défilé des *objets apparents composites*, revêtus des traits et des caractères que ces effets leur attribuent, objets qui peuvent être compris, relativement à l'*hypokeimenon* qui fait office de champ, comme autant de tenant lieu ou de substituts – des éclats en quelque manière – de l'« objet » en tant que référent ultime *qu'il n'y a pas*.

Ce qui nous permet de basculer dans une élaboration théorique est le *renoncement* – non à quelque objet que ce soit : le référent ultime *qu'il n'y a pas* n'est pas un objet perdu – mais à l'insouciance que nous procurait l'illusion de son immédiateté, renoncement irrémédiable qui nous plonge désormais dans le souci inapaisable de la question de l'*avoir rapport à*. C'est un *chemin d'Orphée* : Eurydice deux fois perdue, une première fois, par l'effet de la morsure du serpent, comme perte irrémédiable de l'insouciance d'un *auprès de*, une seconde fois, parce que rien de l'Eurydice qu'Orphée peut voir aux Enfers ne peut remonter jusqu'à la lumière des mortels<sup>25</sup>. « Le jour, tu découvres l'objet ; au fond de la nuit, tu le vois. »<sup>26</sup>

25. Voir en particulier, Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Gallimard, Paris, 1955, et l'articulation entre la question de l'œuvre et la question de la double mort.

26. Edmond Jabès.

La décision du renoncement hyperbolique nous ouvre le chemin d'un exil. Non pas un exil extérieur, comme une terre promise vers laquelle on s'acheminerait, ou un paradis perdu duquel on aurait été chassé, mais un exil immanent, au lieu même de ce qui est visé, exil parousique de la proximité paradoxale d'un *auprès de* inaccessible<sup>27</sup> – un *exil intime* –, le *s'accomplir* du cheminement lui-même comme conservation de l'inaccessibilité, cheminement d'exilé dès lors inachevable<sup>28</sup>. Le champ est l'attente, le lieu et le chemin.

## Complément : deux études de glissements

### Le glissement modèle/modèle

Chacun sait que le vocable *modèle* est à double sens. En un premier sens, *modèle* renvoie à une construction représentative par le truchement de laquelle on vise à s'assurer d'une maîtrise ou d'une opérationnalité à l'endroit de quelque dispositif ou système, et le modèle se comprend alors comme une sorte de représentation ou de schéma d'agencement de certains traits caractéristiques de ce dispositif ou de ce système. En un second sens, *modèle* renvoie au plan ou au patron (au sens de ce mot en couture) à partir duquel sont effectivement réalisés des dispositifs ou des systèmes, lesquels se comprennent alors comme des réalisations imparfaites, incomplètes ou approximatives du plan idéal initial. Le vocable *modèle* noue ainsi les deux termes d'une opposition dont le caractère irréductible ne fait pourtant aucun doute : au premier sens, les modèles sont à la fois *représentatifs* et *a posteriori*, tandis que le rapport entre modèle et chose (le modélisé [supposé]) est celui d'un savoir élaboré à partir de la chose ; au second sens, les modèles sont à la fois *démiurgiques* et *a priori*, tandis que le rapport entre modèle et chose est celui d'une mise en œuvre ou d'une instanciation.

Personne, évidemment, ne saurait confondre ces deux sens. Toutefois, on ne peut manquer de remarquer que plus un modèle [représentatif] se trouve conforté grâce aux vertus d'efficience qu'on lui attribue, plus il se trouve placé en situation de pouvoir jouer aussi le rôle d'un modèle [déliurgique], comme si le perfectionnement laborieux d'un savoir pouvait enfin parvenir à rejoindre les secrets de fabrication du démiurge ; dans une telle éventualité, le glissement modèle/modèle peut tendre à suggérer l'élimination de l'opposition, pourtant irréductible, des deux sens.

Dans ce contexte, on ne saurait passer sous silence la récente fortune d'un ancien mot grec qui présente des particularités comparables : d'un point de vue étymologique, les *paradigmes* renvoient aux *paradeigmata*, c'est-à-dire, selon le dictionnaire Bailly, aux types (*typoi*) divers qui ont servi de modèles pour les choses terrestres<sup>29</sup> : c'est son versant démiurgique et *a priori*. Sur son

27. Ce thème de la proximité de l'inaccessible, lié ici à la théorie des médiations, pourrait croiser le thème de la proximité inaccessible de l'être : « Que le commencement soit en retrait, cela ne signifie pas qu'il soit enseveli : cela signifie seulement qu'il nous est singulièrement proche, encore que cette proximité ne soit pas éprouvée d'emblée, c'est-à-dire à partir des évidences toutes faites. [...] Si, la plupart du temps, le commencement reste à ce point entouré du halo qui pare l'inaccessible, cela tient peut-être à sa trop grande proximité, qui fait précisément qu'il nous a toujours d'emblée échappé », M. Heidegger, *Grundbegriffe*, op. cit., p. 114-115.

28. Peut-être pourrait-on relier cet exil intime à la chose pensante des Méditations métaphysiques de Descartes : « De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit » (II, 25). D'où les questions que l'on est en droit de se poser : et le reste du temps ? qu'en est-il de la vérité de cette proposition quand il ne la prononce ni ne la conçoit ? Peu après, toujours dans la méditation seconde, Descartes pose la question et répond ainsi (II, 27) : « *Je suis, j'existe* : cela est certain ; mais combien de temps ? À savoir, autant de temps que je pense ». La chose pensante des Méditations n'est pas un primate en proie à quelque fébrilité neuronale, mais le *s'accomplir* d'un penser comme déploiement inachevable de la question de la certitude.

29. Dans le présent contexte, la récente fortune du mot *paradigme* ne concerne pas l'acception linguistique de ce mot, qui renvoie à l'opposition entre syntagme et paradigme, mais le sens proposé initialement par Thomas S. Kuhn dans *The structure of scientific revolutions*, The University of Chicago, 1962, qui est lié au sens platonicien des *paradeigmata*, en particulier dans *Le Timée*.

versant conjectural et a posteriori, le vocable *paradigme* s'emploie couramment à divers degrés de généralité : perspective d'approche, point de vue, idée directrice, hypothèse ou conjecture. Bien que ce vocable soit parfois utilisé en un sens affaibli (pour des raisons éventuellement ornementales) quasiment synonyme de modèle, *paradigme* suggère le plus souvent un niveau de généralité supérieur à celui de modèle, et renvoie alors à des traits généraux sous jacents à une diversité de modèles ou de théories. On observe ainsi, au niveau de généralité qui est celui du vocable *paradigme*, une même potentialité de glissement que pour le vocable *modèle*.

Reste la question : puisque personne parmi les humains ne connaît les plans originaux du démiurge, lesquels sont, par hypothèse, inaccessibles, qui pourrait juger de la coïncidence (ou de la non coïncidence) entre ces originaux et ce que proposent les humains ? Personne, sans aucun doute, ne se hasarderait à endosser une telle responsabilité ! Il n'en reste pas moins que la tentation est grande, pour les humains, de prêter au démiurge certaines compétences très particulières de telle manière que certains de leurs soucis épistémiques trouvent un peu d'apaisement. La négociation est la suivante : les humains admettent une fois pour toutes que seul le démiurge élabore les originaux et y a accès ; en contrepartie de cette prérogative, le démiurge s'engage à fréquenter assidûment toutes les écoles et autres universités pour s'y faire enseigner les principes généraux conformément auxquels il devra élaborer ses originaux. Chaque doctrine peut dès lors avoir son démiurge : tantôt il est rationnel (*le réel est rationnel*) et tantôt il joue aux dés ; lundi, il préfère l'arithmétique et mardi la géométrie ; un matin il est mécanicien et l'après-midi informaticien, etc.

J'arrête ici l'allégorie pour la transposer dans un exemple. Quand prévaut la supposition méthodologique que, pour un champ donné, la forme théorique la plus rigoureuse consiste en une théorie mathématisée, ce n'est pas une banale conjecture de supposer que le démiurge est lui-même mathématicien ! On comprend très bien l'enjeu d'une telle conjecture : elle procure, au moins au plan méthodologique, la « garantie » que de telles élaborations théoriques *ne sont pas sans rapport* à ce qu'elles visent, puisque l'appareil méthodologique utilisé est *a priori* adéquat aux principes démiurgiques qui régissent ce champ. D'un côté, le renoncement à l'accès au détail des originaux bloque le glissement modèle/modèle, et installe ipso facto une séparation ; de l'autre côté, l'adéquation de l'appareil méthodologique aux principes démiurgiques, qui équivaut – cela mérite d'être souligné – à un glissement paradigme/paradigme<sup>30</sup>, installe une manière de lien<sup>31</sup>.

30. On peut observer, dans ce contexte, ce qui oppose les usages relatifs aux vocables modèle et paradigme. Le vocable modèle est à situer plutôt du côté de la séparation (blocage du glissement modèle/modèle), alors que le vocable paradigme est à situer plutôt du côté du lien (tendance insistante au glissement paradigme/paradigme). Chacun sait qu'il se sent plus proche des secrets des dieux quand il emploie le mot paradigme plutôt que le mot modèle !

31. Globalement, une telle conjecture « garantit » un *pas sans rapport* à. J'utilise l'oxymore « conjecture de savoir absolu » pour désigner un faisceau de conjectures qui a pour visée une telle « garantie ». Il est clair, compte tenu de ce qui a été dit précédemment, que de telles conjectures ne sauraient apporter la moindre garantie, à quelque degré que ce soit. Au-delà de l'allégorie démiurgie, ces conjectures sont en fait extrêmement intéressantes quoique la plupart du temps très énigmatiques. On peut en effet comprendre qu'elles énoncent « en creux » (c'est-à-dire sous une forme condensée non dépliée ni explicitée) le faisceau de détermination auquel doivent satisfaire les phénomènes ou éléments du champ considéré pour qu'ils soient saisissables par l'appareil méthodologique utilisé. Dans l'exemple proposé, déplier cette conjecture reviendrait à expliciter à quelles conditions un phénomène est – ou n'est pas – saisissable via une mathématisation... Ce souci du *pas sans rapport* à peut prendre d'autres formes. Ainsi, par exemple, le mythe du trempage des âmes dans le Lèthé peut se laisser déchiffrer comme la mise en scène d'un écart : l'effet d'oubli induit par le trempage installe une séparation, mais ce même trempage, parce qu'il n'induit pas de discontinuité (c'est la « même âme » avant et après trempage), apporte la « garantie » qu'il n'y a pas rupture entre les âmes [des humains] et les idées (originaux démiurgiques), ce qui valide du même coup la maïeutique comme étant le meilleur chemin pour remonter vers ces originaux. On notera au passage que, prise dans ce contexte du rapport aux originaux démiurgiques, la logique (au sens de la *logikè tèchnè*) a statut de théorie conjecturale : nul ne saurait en effet garantir que l'observation des principes logiques soit le meilleur chemin à suivre pour s'approcher des originaux démiurgiques. Corrélativement, on ne peut « sauver » ce rôle éminent de la logique qu'en conjecturant que le démiurge est un fin logicien. À cet égard, la logique est en quelque sorte l'archétype du glissement paradigme/paradigme.

Mais si je ne concède pas plus de savoir fondamental au démiurge qu'à moi-même, n'est-ce pas en fait parce que je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il faudrait que je lui concède « en plus » ?

### *Adaequatio rei et intellectus*

La figure de l'adéquation — *adaequatio rei et intellectus* —, met en scène le face à face de *ce qui est en cause* (*res* n'est pas seulement une chose) et de *ce qu'on en saisit* par les moyens de la pensée. L'adéquation est supposée articuler deux termes qui sont maintenus distincts l'un de l'autre, car l'adéquation, même la plus parfaite, n'implique nullement la fusion ou la confusion des deux termes, de sorte que le perfectionnement d'une adéquation n'aboutit pas à une identité ; l'adéquation n'est pas supposée non plus impliquer la substituabilité de l'un des termes à l'autre, de sorte que l'adéquation n'appelle pas une équivalence. L'adéquation s'accommode fort bien de l'hétérogénéité des termes qu'elle articule, et n'exige nullement que l'un soit réductible à l'autre ou qu'ils soient « de même nature » : même si l'on entend *res* au sens de ce qui est en cause, cette *res* sera considérée en tant qu'elle a lieu (qu'il s'agisse d'une chose concrète ou d'une idée qu'on éprouve), alors que l'*intellectus* vaudra comme une représentation présente en mon esprit. Si l'on admet d'entendre *représentation* en un sens large, comme quelque chose que j'éprouve que je sais ou que je pense, alors cette *adaequatio* s'inscrit inévitablement sur le fond d'une hétérogénéité irréductible des deux termes : même au plus fort de l'adéquation, jamais *intellectus* n'est [la même chose que] *res*, jamais la représentation qui se forme en mon esprit n'est [identique à, équivalente à, substituable à, ressemblante à, etc.] ce dont cette représentation est [supposée être] la représentation. Aussi l'*adaequatio* déjoue-t-elle l'intervention des figures que nous pourrions convoquer pour la spécifier : autant, de manière intuitive, on croit comprendre clairement ce que signifie *adaequatio*, autant il s'avère malaisé d'en dégager les tenants et les aboutissants et d'en dire autre chose que les traits généraux approximatifs et insuffisants.

En forçant les mots, on pourrait aller jusqu'à dire qu'il ne saurait y avoir d'adéquation (fut-elle la plus parfaite qui se puisse imaginer) qu'indissociable de l'inadéquation impliquée par l'hétérogénéité des termes placés en face à face, inadéquation aussi inéliminable que subitement « oubliée » pour qu'il demeure quelque sens à parler d'adéquation. C'est évidemment ce qu'il convient de ne pas dire, si du moins on veut éviter de rendre la tension contradictoire trop apparente (surtout si l'on renvoie la question de la vérité à celle de l'adéquation) ; à l'inverse, si ce sont les tensions contradictoires qu'on souhaite mettre en évidence, on s'emploiera à situer l'hétérogénéité dans la même catégorie que celle de l'adéquation pour les faire entrer en tension. Mais, dans un cas comme dans l'autre, on n'a encore rien dit de l'adéquation.

Peut-être, faisons-nous fausse route à tenter de *définir* la figure de l'*adaequatio*. Ne conviendrait-il pas de l'approcher comme une sorte de composite instable, dont la potentialité de rupture, loin d'être une curiosité bizarre, serait au contraire l'enjeu majeur des discours qui en font usage. Si on infléchit légèrement l'hétérogénéité dans le sens d'une inadéquation irrémédiable, la figure de l'*adaequatio* se condense en une contradiction ; si l'on accentue l'importance de l'hétérogénéité, l'*adaequatio* tend à se disloquer en supprimant le rapport ; et si l'on diminue la distance qu'implique l'hétérogénéité, l'*adaequatio* tend à s'évanouir dans une mêmeité. On pourrait ainsi entrevoir qu'il n'y aurait sens, pour un discours, à convoquer la figure de l'*adaequatio* qu'à la condition que ce discours règle ou ajuste soigneusement la conservation de sa<sup>32</sup> potentialité de rupture.

Cet ajustage consiste à annuler l'incidence de l'hétérogénéité de manière à « sauver » la possibilité de l'adéquation sans pour autant la troubler. Avant même d'examiner comment

32. Le renvoi peut être lu [au moins] deux fois : la potentialité de rupture concerne autant la figure que l'*adaequatio* que le discours qui la convoque.

parvenir à un tel effet, on peut parier sans grand risque qu'on ne manquera pas d'y déceler quelque « difficulté », voire quelque forçage, dès lors que cette hétérogénéité est comprise comme inéliminable.

La première manière (qui se décline historiquement en de nombreuses versions) consiste à supposer que tout ce qui peut venir en place de *res* est naturellement accordé à tout ce qui peut se former dans ou comme *intellectus*, de sorte que l'hétérogénéité *res/intellectus* n'intervient pas dans ce qui relève de l'*adaequatio* : c'est le principe même des *paradeigmata*. Si ces *paradeigmata* et les choses terrestres assujetties à ces *paradeigmata* sont conformes à l'*intellectus* (on dira plutôt, aujourd'hui : si ces *paradeigmata* sont régis par des lois et des principes rationnels) alors l'*adaequatio* devient concevable et a un sens en dépit de l'hétérogénéité *res/intellectus*.

La seconde manière, qui n'est en fait que la première inversée, consiste à supposer que c'est l'*intellectus* qui est naturellement accordé à ce qui peut venir en place de *res*. L'un des arguments qu'on peut entendre actuellement consiste simplement à souligner que, le cerveau étant lui-même dans le monde, il est inévitablement assujetti aux lois de ce monde, comme toute autre chose, et que son fonctionnement, jusqu'en ses productions cognitives, ne saurait être que conforme aux dites lois.

Autant ces suppositions sont différentes les unes des autres, autant la fonction qu'elles assument est stable : redoubler l'« oubli » de l'hétérogénéité irréductible d'une clause postulant que cet « oubli » n'oblitére pas la possibilité qu'il y ait adéquation. En quelque manière, l'adéquation (ou la vérité) peuvent demeurer inaccessibles comme telles, mais « pas trop » ! Car à les affirmer « trop » inaccessibles (par exemple, en accentuant trop fortement l'hétérogénéité irréductible), c'est la question même de l'adéquation (ou de la vérité) qui risquerait de s'évanouir. Par contrecoup, c'est en quelque manière l'effacement de l'oubli qui fait contrefort et étayage à la question de l'adéquation. L'impossible, en ce sens, n'est pas tout d'une pièce ; il est, en l'occurrence, éclaté en deux versants, l'un associé à l'hétérogénéité irréductible (il est impossible qu'une représentation, un modèle, une structure, un paradigme, etc. soit la chose elle-même), l'autre associé au caractère ultime et parfait de l'adéquation (il est impossible d'accéder à une adéquation à la fois parfaite et ultime). Ces deux versants ne sont évidemment pas indépendants ni dissociables : ce qui, d'un côté, se manifeste comme hétérogénéité irréductible, affleure de l'autre comme la distance inéliminable entre les représentations (modèles, structures, etc.) qu'il est possible d'élaborer et celles qui demeurent inaccessibles. On peut en ce sens comprendre que l'hétérogénéité irréductible constitue une *limite externe* (il est impossible de rejoindre la chose elle-même au moyen d'une amélioration progressive d'une représentation de cette chose, et, à cet égard, l'hétérogénéité n'est pas une affaire de degré, de finesse ou de perfectionnement), tandis que l'inaccessibilité d'une représentation qui, en tant que représentation, serait ultime et parfaite, constitue une *limite interne* au champ des représentations (aucune représentation ne saurait être celle qu'on pourrait tenir pour ultime et parfaite), de sorte que la *limite interne* au champ des représentations opère elle-même comme une manière de *représentation*, pour le champ de la représentation, de la *limite externe*.

Cela posé, on comprend aisément que cette articulation des écarts et des limites ne concerne pas seulement « les choses du monde » (au sens, par exemple, de ce que peuvent avoir en vue les sciences expérimentales), mais, beaucoup plus généralement, tout ce qui peut faire office d'*objet* [de savoir]. L'écart n'est pas le résultat du fait qu'il y aurait hétérogénéité entre « la réalité des choses » et l'idéalité des pensées ou des représentations, mais la condition pour qu'il y ait savoir (il n'y a de savoir qu'à partir de cet écart, faute de quoi nous aurions un accès im-médiat aux « choses elles-mêmes » et l'élaboration d'un savoir concernant ces choses serait superfétatoire), que ce savoir vise des « choses de la réalité » ou des pensées, des représentations, du sens, des concepts, des abstractions, etc. Le principe d'un tel écart s'applique donc aussi à ce qui nous semble parfois le plus immédiat comme, par exemple, nos idées, ce que nous disons, et même les représentations que nous forçons en notre esprit. Ce n'est pas tant que « je » soit un

étranger pour « moi-même » ; mais il me suffit de tenter de dire ce que je pense (ou même de dire ce que je dis) ou de dire quelque chose des concepts ou des représentations que j'éprouve pour que s'installe l'écart entre ce que j'éprouve (pensées, concepts, représentations, etc.) et ce que je tente d'en dire, comme une condition de ce dire. Car de même que je peux respirer effectivement sans avoir suivi des cours d'anatomie et de pneumologie, de même je peux éprouver des concepts, des représentations ou du sens et opérer avec eux sans que je dispose nécessairement d'un savoir, et encore moins d'un savoir ultime et parfait, concernant ce que j'éprouve.

On s'achemine ainsi vers le nœud d'une nouvelle difficulté impliquée par la perspective de l'adéquation : d'une part, ce que j'éprouve comme pensée, en tant que je l'éprouve effectivement, m'est aussi proche ou intime que le respirer quand je respire effectivement, c'est-à-dire n'est pas détaché, tenu à distance par l'effet d'un écart ; mais, d'autre part, c'est très exactement en tant que je l'éprouve effectivement que je ne peux rien en dire, car il me suffit de tenter d'en dire quelque chose (de tenter d'élaborer un savoir ou un discours à son endroit) pour que cette pensée ou cette représentation, en tant qu'éprouvée, se trouve en place d'objet, donc tenue à distance par un écart qui conditionne ce savoir. Dans l'*adaequatio rei et intellectus*, l'*intellectus* correspond à confusion entre deux termes aussi distincts l'un de l'autre que *res* et *intellectus*, à savoir l'*intellectus* en tant qu'éprouvé et l'*intellectus* en tant que savoir [sur l'*intellectus* éprouvé]. Sous cet angle, l'*intellectus* éprouvé a lieu effectivement, et peut tout autant faire office de *res* pour l'*intellectus* [en tant que savoir sur l'*intellectus* éprouvé] qu'une *res* peut faire office de *res* pour l'*intellectus*. Ce glissement *intellectus/intellectus* revient en quelque sorte à postuler une immédiateté d'accès à ce qu'on éprouve au titre de l'*intellectus* : ce serait ainsi la même chose d'éprouver une pensée ou une représentation et de savoir ou dire ce qu'est cette pensée ou cette représentation (comme si ce pouvait être une même chose de respirer et de savoir ce qu'est respirer).

Ce glissement peut intéresser diverses constructions. Car il est un ingrédient essentiel pour la conception d'une conscience maîtresse d'elle-même (il s'agit là d'une conscience en un sens théorique et non pas de ce que nous éprouvons comme conscience) puisqu'en excluant le *dire* comme un écart, il exclut aussi toute possibilité d'insu ou d'inconscient ; mais il ouvre aussi la voie à des conceptions dualistes dès lors qu'on réfère l'hétérogénéité *res/intellectus* à une hétérogénéité de nature, le côté *intellectus* étant tout d'une pièce et homogène quant à sa nature, donc sans écart ni distance interne, ce qui exclut que l'*intellectus* advienne en place d'objet, et encore moins de passer du côté *res*, puisqu'il lui faudrait préalablement changer de nature. Au demeurant, cela ne signifie pas qu'on ne tente pas, ici ou là, de dire quelque chose de cet *intellectus*, car le blocage est seulement théorique ; cela signifie seulement que ce savoir demeure latéral, en marge relativement aux discours et aux élaborations qui sont fondamentalement liées, quant à leur tenue, au glissement *intellectus/intellectus*.